

ÉCOLIERS D'AUTREFOIS

1790 – 1880

1^{re} partie

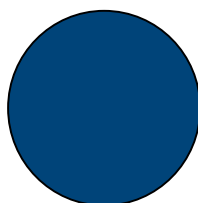
Comment vivaient les écoliers entre 1790 et 1880 ?

On a du mal à imaginer à quel point l'école a évolué !

Cette étude s'appuie avant tout sur les souvenirs de quelques auteurs : Stendhal, Erckmann et Chatrian, Balzac, Vallès, Lavis... avant de proposer au lecteur des commentaires, et des pistes de réflexion et de recherche.

1^{ère} partie : la vie matérielle des écoliers

2^e partie : l'organisation de la scolarité



Un type d'enseignement, c'est pour une société considérée, tout ce qu'elle peut faire entrer d'idéal dans sa réalité.

G. Snyders

La Pédagogie en France au XVIII^e et XIX^e siècles, P.U.F. 1965

A vrai dire, notre culture s'intéresse médiocrement à l'histoire des méthodes et des contenus de l'enseignement. Il suffit de considérer la façon naïve dont l'opinion se passionne autour de chaque projet de réforme pour constater qu'il s'agit toujours dans la conscience publique de LA réforme de L'enseignement, comme s'il s'agissait de « réformer » une fois pour toutes... C'est... l'historicité de l'enseignement que notre culture ne sait pas ou ne veut pas percevoir.

Or il est bien évident, au contraire, que l'enseignement est une réalité historique qui n'a jamais été ni transparente, ni passive : les structures du savoir et celles de l'enseignement ne coïncident jamais parfaitement, une société n'enseigne jamais tout ce qu'elle sait, et inversement elle continue souvent d'enseigner des connaissances périmées, déjà sorties du champ vivant de la science ; l'enseignement constitue donc un choix significatif, et à ce titre, il intéresse l'historien. D'autre part, les méthodes et les contenus de l'enseignement participent – éminemment – de ce que Lucien Febvre appelait l'outillage mental d'une époque, et par là encore ils sont objets d'histoire.

Gérard GENETTE. *Figures II*, pp.23-24, Seuil, 1969.

Mots-clés :

Châtiment corporel, condition sociale, collège, compétition, dortoir, école primaire, émulation, discipline, écolier, éducation, instituteur, instruction, internat, Jésuites, lecture, lycée

SOMMAIRE

LE PARENT PAUVRE : L'ÉCOLE PRIMAIRE

Document 1 : EN PROVENCE, aux alentours de 1812
Document 2 : DANS LES VOSGES, VERS 1832
Document 3 : DANS LE NORD, VERS 1848 E. Lavis

FICHES DE TRAVAIL

Sur le document 1 : *Agricol Perdiguier: MÉMOIRES D'UN COMPAGNON*
Sur le document 2 : *Erckmann- Chatrian, LES ANNÉES DE COLLÈGE DE MAITRE NABLOT*
Sur le document 3 : *Ernest Lavis : SOUVENIRS*

FICHE -GUIDE

1- LA CONDITION DE L'INSTITUTEUR
2- LES MÉTHODES DE L'ÉCOLE PRIMAIRE

L'INTERNAT, RÉGIME NORMAL DE L'ÉCOLIER

Document 4 : EN MARGE DE LA RÉVOLUTION : LE COLLÈGE DE VENDÔME
COLLÈGES DE PROVINCE ET INTERNATS PARISIENS
Document 5 : AU COLLÈGE DE SARRREBOURG SOUS LOUIS-PHILIPPE
Document 6 : AU COLLÈGE DE LAON AU DÉBUT DU SECOND EMPIRE
Document 7 : À PARIS : L'INSTITUTION MASSIN

L'ÉDUCATION MORALE

Document 8 : AU COLLÈGE DE SARREBOURG, POINT DE VUE D'ERCKMANN-CHATRIAN
Document 8 : AU COLLÈGE DE LAON, POINT DE VUE D'ERNEST LAVISSE

FICHE-GUIDE : A PROPOS DES DOCUMENTS : *BALZAC, Louis Lambert*

FICHES DE TRAVAIL

Sur le document 7 : *L'INSTITUTION MASSIN VUE PAR Ernest Lavis*
Sur le document 8 : *TEXTE d'Erckmann - Chatrian*
Sur le document 9 : *TEXTE d'Ernest Lavis*

FICHE-GUIDE : SUR LES DOCUMENTS RELATIFS A L'INTERNAT

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE ROMPT AVEC LE PASSE

Document 10 : L'ÉCOLE CENTRALE VUE PAR STENDHAL

FICHE DE TRAVAIL

A PROPOS DES DOCUMENTS de STENDHAL : Vie de Henry Brulard

LIMITES ET OBJECTIFS ASSIGNÉS À CE TRAVAIL BIBLIOGRAPHIE

AUTEUR : Geneviève DURAND

COLLABORATEURS :

les classes de Mesdames JAFFÉ, LEGROS, et SIMON ; de MM. BOURCART, COUSTIER et GROSSO.

Iconographie : archives A.Dhénin

Maquette : A.Dhénin juillet 2007

LE PARENT PAUVRE : L'ECOLE PRIMAIRE

Document 1

EN PROVENCE, aux alentours de 1812

Mon père pensait que les filles pouvaient très bien se passer de savoir lire et écrire; et pour les jeunes garçons, il n'était guère plus large... Néanmoins, nous mîmes tous un peu les pieds dans l'école du village; les filles envoyées par la mère, les garçons par le père. Le tarif des mois était de 1 franc pour les enfants qui apprenaient à lire, de 1 franc 50 centimes pour ceux qui menaient de front la lecture et l'écriture! (...)

Le vieux M. Madon était à la fois médecin et instituteur, et il n'y allait pas par quatre chemins ni avec ses malades, ni avec ses élèves : il menait rudement les uns et les autres. Il disait aux malades : « *Ce remède doit vous sauver ou vous tuer; avalez bien vite, et que votre sort s'accomplisse* ». Pour ses élèves, il avait des mains dures, des férules, des courroies ou sortes de tire-pieds de cordonnier, des nerfs de breuf. L'écolier lisait-il mal ? un soufflet; regardait-il à droite ou à gauche ? un coup de courroie; faisait-il du bruit ? le nerf de breuf allait son train. La férule, de son côté, se reposait rarement.

(. . .) M. Madon nous assommait, et nos familles en étaient peu satisfaites mais il n'y avait pas le choix; il était le seul instituteur du village; il fallait donc que nous fussions battus ou que nous restassions complètement ignorants.

Ce dernier mal était encore le pire. Heureusement vint s'établir dans ce temps au pays M. Pinolle, natif de Fontenay-Tressigny, près de Meaux; il passait pour parisien, bien qu'il fût un vrai Briard et qu'il eût fini par mêler à son français plus d'un mot provençal. Le nouveau maître d'école était brave homme et fut très bien accueilli. Bientôt il eut beaucoup d'élèves: mon frère et moi fûmes du nombre.

A part les coups, que M. Pinolle ne prodiguait pas, la manière d'enseigner des deux instituteurs était la même. Ils faisaient payer les mêmes prix, donnaient à lire les mêmes livres. Et quels étaient ces livres ? D'abord *l'Alphabet*, puis le *Syllabaire*, ensuite les *Heures Romaines*, le tout en latin.

Avait-on Ja pensée de nous instruire dans la langue de Cicéron et de Virgile ?

Nullement; mais on prétendait que c'était dans le latin que nous pouvions apprendre Je français: ce chemin en zig-zag, raboteux, leur paraissait bien à tort sans doute le plus droit, le plus doux, le plus sûr. Venaient après le *Devoir d'un chrétien*, *La Semaine sainte*, *l'Imitation de Jésus-Christ*, beaux livres assurément, écrits en français, et en bon français; mais nous étions de petits enfants, et tout cela était au-dessus de notre jeune intelligence. Ainsi après le latin, on nous donnait autant dire de l'hébreu.

Si ma réflexion est vraie pour les gens du Nord, combien l'est-elle plus pour les habitants du Midi ; car nous parlions patois, non seulement dans les rues, dans nos maisons, mais encore dans l'école; nous ne savions que cela; nous n'osions faire entendre que cela, et les maîtres n'exigeaient pas davantage. Dans nos lectures, nous pouvions dire sapeau pour chapeau, céval pour cheval, zé pour je ; nos instituteurs ne nous reprenaient pas pour si peu.

Maîtres ! ne soyez plus si faciles, ne souffrez pas que vos élèves lisent dans une langue et parlent dans une autre : il faut que le français se propage, s'étende, pénètre partout et devienne la seule langue de la France. Concourez de toutes vos forces à l'accomplissement d'une entreprise si légitime, qui doit produire les plus beaux résultats. (...)

J'étais à peine allé deux ou trois ans à l'école ; je savais lire, écrire, calculer, mais d'une manière fort incomplète ; il fallait travailler.

Agricol PERDIGUIER
Mémoires d'un compagnon

DANS LES VOSGES, VERS 1832

Nous fréquentions alors l'école de M. Magnus, un bon vieux instituteur à grande capote râpée, culotte courte et souliers ronds à boucles de cuivre, comme il s'en rencontrait encore quelques-uns dans nos montagnes au commencement du règne de Louis-Philippe.

Son école fourmillait d'enfants; les uns - en très petit nombre - bien habillés comme nous; les autres, pieds nus crasseux, en blouse déchirée, en manches de chemise, la culotte de toile pendue à l'épaule par une seule bretelle, un lambeau de casquette sur la tignasse, enfin quelque chose d'incroyable et qui ne sentait pas bon surtout en hiver, les portes et les fenêtres fermées.

Nous étions là-dedans, mes frères et moi comme de petits seigneurs gros et gras, roses et joufflus auprès de pauvres êtres minables et dont plusieurs, avec leurs yeux de chats ou de petits renards, avaient l'air de vouloir nous manger.

M. Magnus, son martinet sous le bras, semblait aussi nous respecter plus que les autres et ne tapait sur nous qu'à la dernière extrémité: nous étions des enfants de bonne famille, les fils de M. le notaire de Richepierre !

ERCKMANN -CHATRIAN
Les années de collège de maître Nablou

DANS LE NORD, VERS 1848

E. Lavisse

L'ENTRÉE À L'ÉCOLE : UN PASSAGE DE LA LUMIÈRE À L'OMBRE

Un jour après-midi de l'année 1848, jour de printemps, car j'avais, le matin, quitté mes sabots d'hiver pour chausser des souliers, et, plus lesté, je courais et sautais dans la rue, ma grand-mère m'appela et, me prenant par la main, me dit : *Veux-tu venir avec moi faire une commission?* Je voulus bien. Nous descendîmes la rue et tournâmes le coin de gauche. Après une centaine de pas, ma grand-mère s'arrêta devant une maison que je connaissais, mais où je n'étais jamais entré ; sa main serra la mienne qu'elle sentait vouloir s'échapper : *Nous allons crier bonjour en passant*, me dit-elle, à *mademoiselle Adèle*. Je fis un effort pour me dégager ; la main de ma grand-mère serra davantage et m'entraîna jusqu'au seuil. Nous entrâmes; mademoiselle Adèle, la fille de la maison, une vieille fille, leva les bras en l'air et cria joyeusement : *Te voilà !* C'était la première fois que je la voyais de près ; elle était borgne ; son œil mort m'intéressa, et mes larmes qui étaient en chemin s'arrêtèrent. Elle me prit par la main, ouvrit une porte et me poussa doucement de l'autre côté. J'étais dans l'école.

Mon premier souvenir d'écolier est donc celui d'un tour à moi joué par ma grand-mère pour me mener en un endroit qu'on m'avait appris à redouter ; car, suivant l'usage des parents français, les miens, quand je n'étais pas sage, me menaçaient de l'école. Puis la salle était obscure, et je quittais la rue éclairée par le soleil du printemps; il me semblait que mon entrée à l'école fut un passage de la lumière à l'ombre.

L'ATMOSPHÈRE DE LA CLASSE

De la porte placée dans un angle. je vis en face de moi, au fond de la salle, une grande cheminée où montait le tuyau d'un poêle ; le long des trois autres côtés, les écoliers, assis sur des bancs sans dossier ni tables, tenaient une planche sur leurs genoux, leur planche à écrire, percée en haut d'un petit trou où passait une ficelle qui la suspendait au mur, la classe finie. Les trois fenêtres - à petits carreaux - étaient placées du côté nord de la salle ; c'était joli, les petits carreaux bien lavés comme ceux de mademoiselle Adèle. Le dessin de ces carrés animait la fenêtre et la faisait familière et intime. Nos grandes vitres d'aujourd'hui laissent trop entrer le dehors.

Les murs étaient de torchis, lavé à la chaux; le sol, de terre battue, ondulait légèrement.

Le maître vint au-devant de moi; il me prit par la main - tout le monde me prenait par la main ce jour-là -, et me conduisit au bout de la classe, près de la place qu'il occupait : il siégeait à droite de la cheminée sur runique chaise et devant la table unique de l'école.

Pendant cette première classe, il ne me donna rien à faire ; je regardai travailler les autres. Ils étaient une vingtaine, que je connaissais tous, bien entendu.

Ensemble, nous jouions sous la halle à tous les jeux où l'on se bat et où l'on crie...

A l'école, mes camarades, assis et silencieux, me paraissaient devenus d'autres personnes, et moi-même je me trouvais tout changé. Je perçus pour la première fois le sentiment de la discipline qui naissait de la crainte certainement ; sur la table du magister s'allongeait une baguette dont nous connaissions l'usage.

Un de mes camarades, après s'être assuré d'un coup d'œil que le maître ne regardait pas de son côté, m'adressa, du banc d'en face, une grimace qui peut-être voulait dire: *Te voilà pris, toi aussi !*

CALCUL, ÉCRITURE, LECTURE

Chez notre maître (*nô* maître) , nous lisions ; nous faisons de petits calculs ; la table de multiplication nous attristait, surtout quand intervenait le chiffre 9 : 6 fois 9 me donnait des tourments, que renouvelait 9 fois 6.

La grande affaire, c'était l'écriture. Le moment venu d'écrire ma page, je portais sur la table de *nô* maître ma planche, qui avait servi avant moi à mon père et à ma grand-mère. (...)

Le maître prenait sa règle et son crayon et dessinait une ligne horizontale qui divisait la page en deux; la partie du haut était pour écrire en gros, et l'autre, pour écrire en fin. Dans le haut, les lignes s'accouplaient deux par deux, l'intervalle devant être rempli par de grandes lettres. Mais le maître ne traçait pas les lignes de bout en bout; il les interrompait de manière à nous forcer d'écrire sans appui. Lorsque je le voyais multiplier les lignes courtes, je m'inquiétais des prochaines difficultés de ma page.

Dans quels livres lisions-nous ? Je me rappelle *la croisette*, qui était l'alphabet, suivi de syllabes et de mots qui se groupaient en phrases à la fin, et puis *la Bible*. Les plus grands lisaient dans la Bible; on disait d'eux: *I lit dans l'Bibe*, et c'était une dignité dont je sentais l'importance.

LA DISCIPLINE

La discipline de l'école était sévère ; pour les petites fautes, on était puni par l'agenouillement simple; pour les grandes, par l'agenouillement avec une main levée portant une brique ou bien par des coups de baguette, la peine la plus grave : placé près du maître, je voyais la grimace du supplicié, qui tendait une main et cachait l'autre derrière son dos, afin d'être tranquille au moins pour celle-là.

Je me vante de n'avoir connu ni les coups de baguette, ni l'agenouillement, même simple. J'étais un écolier sage.

Pourtant *nô* maître me montrait le doigt de temps en temps. Je commettais la faute de regarder trop souvent par la fenêtre sans rideaux...

LE SECOND MÉTIER DE L'INSTITUTEUR

Nous avons, de temps en temps, des moments de demi-liberté; les matins où se célébrait un mariage ou bien un enterrement, et les samedis après-midi - en ce temps-là, le samedi on chantait vêpres - *nô* maître allait à l'église ; mademoiselle Adèle venait s'asseoir au milieu de nous; elle épluchait une salade ou bien elle tricotait. Pour nous faire tenir tranquilles, elle promettait aux plus sages des *tourons*, comme on appelle chez nous les tiges de salade. (...)

Un jour, en 1849, le père Matton cessa de chanter à l'église (...) A l'école, il cessa de régler nos pages ; sa main ne pouvait plus fixer la règle ni conduire le crayon. L'école fut fermée; chacun de nous emporta sa planche. Pas longtemps après, l'office des morts fut célébré autour du cercueil de *nô* maître, qui, depuis plus d'un demi-siècle, avait chanté tant de *De Profundis* aux défunts de la parolisse.

Ernest LAVISSE, *Souvenirs*

FICHE DE TRAVAIL

Sur le Document 1

Agricol Perdiguier: MÉMOIRES D'UN COMPAGNON

Agricol Perdiguier : né en 1805 à Morières-lès-Avignon. Il fut menuisier comme son père. A dix-huit ans, il part faire son **tour de France** et se consacre à la défense du compagnonnage, association d'artisans qui ne travaillent pas à leur compte ; ces associations diffèrent à la fois des corporations d'Ancien Régime et des syndicats modernes.

Il publia en 1839 **Le livre du Compagnonnage**. (voir les brochures BT n° 675, SBT n° 321 et 322.)

Député à la Constituante en 1848, incarcéré puis proscrit au 2 décembre, il écrit en 1852-53, en exil, les **Mémoires d'un Compagnon**.

LE RETARD DE L'INSTRUCTION DES FILLES

C'est la mère qui paie, avec ce qu'elle gagne en propre, l'éducation de ses filles. Il faudra encore une cinquantaine d'années pour que le souci d'instruire les filles se généralise. (cf. le retard de la législatiQn).

« NOUS PARLIONS PATOIS »

- Le terme de patois vous semble-t-il juste ?

Comparez ce que vous savez de la langue provençale avec la définition donnée dans le « Robert » :

« Patois (V. patte) . exprime la grossièreté des gens qui parlent ce langage .

1° (linguistique). Parler local employé par une population généralement peu nombreuse, souvent rurale et dont la culture, le niveau de civilisation sont inférieurs à ceux du milieu environnant...

- Que pensez-vous de l'attitude de Perdiguier vis-à-vis de la langue de sa région ? Comparez avec l'attitude des révolutionnaires de 1789 (cf. Pierre Bec: « *La langue occitane* » coll. Que Sais-je, p. 84).
- Attitude de l'école primaire pendant un siècle et demi vis-à-vis des langues et cultures régionales.
- Tentatives actuelles pour rendre à ces langues une place dans l'école

FICHE DE TRAVAIL

Sur le Document 2

DANS LES VOSGES VERS 1832 : Erckmann- Chatrian, LES ANNÉES DE COLLÈGE DE MAITRE NABLOT

Erckmann-Chatrian : nom sous lequel ont publié leurs oouvres deux écrivains français: Emile Erckmann, né en 1822 à Phalsbourg (Moselle), Alexandre Chatrian, né en 1826 dans la Meurthe.

Leurs oouvres les plus connues sont: **L'Ami Fritz** (1864), **Madame Thérèse**, **Histoire d'un conscrit de 1813**, **Histoire d'un homme du peuple**, **Contes populaires**, **Histoire d'un paysan**, etc.

FICHE DE TRAVAIL

Sur le Document 3

Ernest Lavisse : SOUVENIRS

Ernest Lavisse: né en 1842 au Nouvion-en-Thiérache (Aisne) où ses parents tiennent une petite boutique. Boursier au collège de Laon, puis au lycée Charlemagne à Paris, Lavisse est devenu professeur en Sorbonne, directeur de l'École Normale Supérieure. Il dirigea plusieurs grands ouvrages historiques et contribua à synthétiser les recherches du XIX^e siècle.

Ses **Souvenirs** ont été écrits en 1911. Ils évoquent l'école de Nouvion-en-Thiérache en 1848.

A remarquer: le local est une partie de l'appartement du maître.

Le mobilier est rudimentaire: des bancs, une seule chaise et une seule table pour le maître, non loin du poêle; la terre battue, les murs blanchis. Notez l'absence de tableau noir qui se généralisa pourtant à partir de 1840; par contre, cette planche à écrire qu'on se transmet dans les familles, ancêtre de notre ardoise.

La fenêtre à petits carreaux, seule, arrête le regard de l'écolier.

FICHE -GUIDE

sur l'ensemble des textes relatifs à l'enseignement primaire

1- LA CONDITION DE L'INSTITUTEUR

LA RÉTRIBUTION DE L'INSTITUTEUR PAR LES FAMILLES.

Jusqu'à la loi de 1881, l'instituteur est rétribué par les familles.

Sans doute, la loi permet-elle qu'un enfant sur quatre, inscrit sur une liste dressée par la municipalité comme indigent, jouisse de la gratuité. La proportion d'élèves profitant de cette disposition augmentera tout au long du siècle: 39% des élèves ne paient pas de rétribution en 1850, 57% en 1876. Cependant l'inégalité entre ceux qui paient et ceux qui ne paient pas ne passe pas inaperçue. Ainsi les enfants du notaire Richepierre reçoivent-ils moins de coups.

L'ÂGE DES INSTITUTEURS

Dans ces trois textes, l'instituteur est vieux.

Remarquez le costume de M. Magnus (2^e texte), culotte courte, souliers à boucles; ce costume signifie que M. Magnus a été jeune avant 1789. Même chose pour le maître de Lavisse dont la carrière a duré plus d'un demi-siècle. Faut-il en conclure que sous la Révolution, l'Empire et la Restauration le métier d'instituteur a peu attiré les jeunes gens?

LE SECOND MÉTIER DE L'INSTITUTEUR

Instituteur et médecin (document 1)

Instituteur et curé (document 3): situation assez fréquente qui met l'instituteur en position de dépendance vis-à-vis du curé

LA DÉPENDANCE DE L'INSTITUTEUR PAR RAPPORT À LA SITUATION LOCALE

Au début, c'est le régime de concurrence pur et simple. Agricola Perdiguer quitte le maître qui donne trop de coups pour le nouveau venu.

Les lois de 1816 donnent aux municipalités la responsabilité du contrôle des écoles. Le contrôle des municipalités reste déterminant même après la création par Guizot de l'inspection académique en 1835. Il faut attendre 1852 pour que l'instituteur soit nommé par le recteur et 1889 pour qu'il soit payé par l'État: près d'un siècle, en somme, pour donner à la profession son organisation et son autonomie.

2- LES MÉTHODES DE L'ÉCOLE PRIMAIRE

Les méthodes étaient peu efficaces et ne permettaient pas de dépasser les apprentissages de base: lecture, écriture, calcul.

Malgré l'inscription dans certains programmes de notions de géographie, d'histoire, de sciences naturelles, d'arpentage, le manque de moyens obligeait à se contenter du rudiment.

LES CHÂTIMENTS CORPORELS

Peut-être conclura-t-on à un adoucissement entre le temps d'Agricol Perdiguier et celui de Lavisserie mais ils existent toujours avec, néanmoins, un souci de proportion vis-à-vis de la faute.

LE PRESTIGE DE L'ÉCRITURE

Apprendre à écrire coûte plus cher qu'apprendre à lire. C'est un supplément à payer pour Agricol Perdiguier. En effet, au temps des plumes d'oie, le maître devait passer beaucoup de temps à tailler les plumes. L'introduction des plumes d'acier vers 1850 entraîne la décadence de la calligraphie.

*« Au début du siècle, la calligraphie était un art où l'on prouvait son habileté en affirmant sa personnalité. Les maîtres, qui confectionnaient eux-mêmes les modèles de leurs élèves, en tiraient leur réputation: une **bene main** était pour un instituteur la meilleure des preuves de compétence.*

Cette calligraphie précieuse, où s'entrelaçaient artistement de longues fioritures, soulignait le caractère somptuaire de l'écriture, à une époque où l'on ne s'en servait que pour des occasions exceptionnelles. Les enfants apprenaient d'ailleurs à lire les écritures manuscrites sur les contrats notariés que leurs parents possédaient. Mais, avec la diffusion de l'écrit, celui-ci perd son caractère ornemental; l'écriture, de solennelle, devient utilitaire. (...) L'enseignement de l'écriture cesse d'être cantonné dans une classe comme dans un sanctuaire, et vers 1860, il se joint à celui de la lecture. Bref, on enseigne toujours la ronde, la bâtarde et la cursive, en gros, en moyen et en fin, mais cet enseignement perdant en prestige, se simplifie et occupe moins de temps. » A. Prost op cit p. 122-123

Au temps du stylo et de la machine à écrire, que reste-t-il de ces raffinements si ce n'est les majuscules du cours élémentaire ?

LES METHODES DE LECTURE

Les textes de Perdiguier et de Lavisserie nous surprennent pour plusieurs raisons: les enfants lisent des livres de grandes personnes et par surcroît des livres en latin.

« On apprenait souvent à lire aux enfants sur des textes latins.

Dans cette langue, en effet, les articulations doubles, les diphtongues et les voyelles muettes sont rares: on passait donc plus facilement des lettres au mot... Les frères des Ecoles Chrétiennes, les premiers, prirent le parti d'apprendre à lire en français.

Mais c'était beaucoup plus difficile dans cette langue - aussi étrangère que le latin à nombre de **patolsants**.

Pour passer des lettres aux mots, ils suivaient donc un itinéraire fort logique en apparence, mais fort peu pédagogique, du simple au complexe. »

L'étude des lettres dans l'**alphabet** était ainsi séparée de l'étude des syllabes dans le syllabaire et on ne lisait des mots et des phrases complètes qu'au terme de l'apprentissage.

De nouvelles méthodes, permettant de lire des mots et des phrases simples dès le début et en français, se répandront à partir de 1830.

On verra aussi se constituer des recueils à l'usage des enfants mais il s'agit toujours de textes moralisants: **On me fait apprendre à lire dans un livre où il y a écrit en grosse lettres, qu'il faut obéir à ses père et mère**, dira Jules Vallès. Après 1870, le souci d'édification laissera la place aux récits instructifs, tel le **Tour de France par deux enfants**.

En fait le niveau de l'enseignement primaire reste très faible et ceux qui veulent entrer au lycée doivent compléter leur formation en allant chez le curé ou chez un bachelier qui les initieront au latin.

L'INTERNAT, REGIME NORMAL DE L'ECOLIER D'UN SIECLE A L'AUTRE, UN SYSTEME SE MAINTIENT DANS SA COHERENCE

Document 4

EN MARGE DE LA RÉVOLUTION : LE COLLÈGE DE VENDÔME

ÉVOCACTION HISTORIQUE

Avant la Révolution, l'ordre des Oratoriens, voué, comme celui de Jésus, à l'éducation publique, et qui en eut la succession dans quelques maisons, possédait plusieurs établissements provinciaux, dont les plus célèbres étaient les collèges de Vendôme, de Tournon, de La Flèche, de Pont-le-Voy, de Sorèze et de Juilly. Celui de Vendôme, aussi bien que les autres, élevait, je crois, un certain nombre de cadres destinés à servir dans l'armée. L'abolition des corps enseignants, décrétée par la Convention, influa très peu sur l'institution de Vendôme. La première crise passée, le collège recouvra ses bâtiments; quelques Oratoriens disséminés aux environs y revinrent et le rétablirent en y conservant l'ancienne règle, les habitudes, les usages et les mœurs qui donnaient à ce collège une physionomie à laquelle je n'ai rien pu comparer dans aucun des lycées où je suis allé après ma sortie de Vendôme. (...)

LE RÉGIME DE L'INTERNAT

Une fois entrés, les élèves ne sortaient du collège qu'à la fin de leurs études. A l'exception des promenades faites extérieurement sous la conduite des Pères, tout avait été calculé pour donner à cette maison les avantages de la discipline conventuelle. De mon temps, le correcteur était encore un vivant souvenir, et la classique fêrule de cuir y jouait avec honneur son terrible rôle. Les punitions jadis inventées par la Compagnie de Jésus et qui avaient un caractère aussi effrayant pour le moral que pour le physique, étaient demeurées dans l'intégrité de l'ancien programme. Les lettres aux parents étaient obligatoires à certains jours, aussi bien que la confession. Ainsi nos péchés et nos sentiments se trouvaient en coupe réglée. (...)

L'ORGANISATION DE LA CLASSE

Les deux ou trois cents élèves que pouvait loger le collège étaient divisés, suivant l'ancienne coutume, en quatre sections, nommées *les Minimes*, *les Petits*, *les Moyens* et *les Grands*. La division des Minimes embrassait les classes désignées sous le nom de huitième et septième; celle des Petits, la sixième, la cinquième et la quatrième; celle des Moyens, la troisième et la seconde; enfin celle des Grands, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques spéciales, la physique et la chimie. Chacun de ces collèges particuliers possédait son bâtiment, ses classes et sa cour dans un grand terrain commun sur lequel les salles d'étude avaient leur sortie et qui aboutissaient au réfectoire. Ce réfectoire, digne d'un ancien ordre religieux, contenait tous les écoliers.

TRADITION DE COLLÉGIENS

Contrairement à la règle des autres corps enseignants, nous pouvions y parler en mangeant, tolérance oratorienne qui nous permettait de faire des échanges de plats selon nos goûts. Ce commerce gastronomique est constamment resté l'un des plus vifs plaisirs de notre vie collégiale. Si quelque Moyen placé en tête de sa table, préférait une portion de pois rouges à son dessert, car nous

avons du dessert, la proposition suivante passait de bouche en bouche: *Un dessert pour des pois !* jusqu'à ce qu'un gourmand l'eût acceptée; alors celui-ci d'envoyer sa portion de pois, qui allait de main en main jusqu'au demandeur dont le dessert arrivait par la même voie. Jamais il n'y avait d'erreur. Si plusieurs demandes étaient semblables, chacune portait son numéro, et l'on disait : *Premiers pois pour premier dessert !* Les tables étaient longues, notre trafic perpétuel y mettait tout en mouvement; et nous parlions, nous mangions, nous agissions avec une vivacité sans exemple. Aussi le bavardage de trois cents jeunes gens, les allées et Venues des domestiques occupés à changer les assiettes, à servir les plats, à donner le pain, l'inspection des directeurs faisaient-ils du réfectoire de Vendôme un spectacle unique en son genre et qui étonnait toujours les visiteurs.

Pour adoucir notre vie, privée de toute communication avec le dehors et sevrée des caresses de la famille, les Pères nous permettaient encore d'avoir des pigeons et des jardins. Nos deux ou trois cents cabanes, un millier de pigeons nichés autour de notre mur d'enceinte et une trentaine de jardins formaient un coup d'œil encore plus curieux que ne l'était celui de nos repas. Mais il serait trop fastidieux de raconter les particularités qui font du collège de Vendôme un établissement à part et fertile en souvenirs pour ceux dont l'enfance s'y est écoulée.

Qui de nous ne se rappelle avec délices, malgré les amertumes de la science, les bizarreries de cette vie claustrale ? C'étaient les friandises achetées en fraude durant nos promenades, la permission de jouer aux cartes et celle d'établir des représentations théâtrales pendant les vacances, maraude et libertés nécessitées par notre solitude; puis encore notre musique militaire, dernier vestige des Cadets; notre académie, notre chapelain, nos Pères professeurs ; enfin, les jeux particuliers défendus ou permis: la cavalerie de nos échasses, les longues glissoires faites en hiver, le tapage de nos galoches gauloises et surtout le commerce introduit par la boutique établie dans l'intérieur de nos cours.

Cette boutique était tenue par une espèce de Maître Jacques auquel grands et petits pouvaient demander, suivant le prospectus: boîtes, échasses, outils, pigeons cravatés, pattus, livres de messe (article rarement vendu), canifs, papiers, plumes, crayons, encre de toutes les couleurs, balles, billes; enfin le monde entier des fascinantes fantaisies de l'enfance et qui comprenait tout, depuis la sauce des pigeons que nous avions à tuer jusqu'aux poteries où nous conservions le riz de notre souper pour le déjeuner du lendemain. (...)

Qui n'a pas obéi par avance aux lois sociales en plaignant, en secourant, en méplisant les parias que l'avarice ou le malheur paternel laissaient sans argent ?

ABSENCE DE CONFORT ET D'HYGIÈNE

Pendant les premiers mois de son séjour à Vendôme, Louis devint la proie d'une maladie dont les symptômes furent imperceptibles à l'œil de nos surveillants et qui gêna nécessairement l'exercice de ses hautes facultés. Accoutumé au grand air, à l'indépendance d'une éducation laissée au hasard, (...) habitué à penser sous le soleil, il lui fut bien difficile de se plier à la règle du collège, de marcher dans le rang, de vivre entre les quatre murs d'une salle où quatre-vingts jeunes gens étaient silencieux, assis sur un banc de bois, chacun devant son pupitre. Ses sens possédaient une perfection qui leur donnait une exquise délicatesse et tout souffrit chez lui de cette vie en commun. Les exhalaisons par lesquelles l'air était corrompu, mêlées à la senteur d'une classe toujours sale et encombrée des débris de nos déjeuners ou de nos goûters, affectèrent son odorat, ce sens qui, plus directement en rapport que les autres avec le système cérébral, doit causer par ses altérations d'invisibles ébranlements aux organes de la pensée.

Outre ces causes de corruption atmosphérique, il se trouvait dans nos salles d'étude des baraques où chacun mettait son butin, les pigeons tués pour les jours de fête ou les mets dérobés au réfectoire. Enfin, nos salles contenaient encore une pierre immense où restaient en tout temps deux seaux pleins d'eau, espèce d'abreuvoir où nous allions chaque matin nous débarbouiller le visage et nous laver les mains à tour de rôle en présence du maître. De là, nous passions à une table où des femmes nous peignaient et nous poudraient.

Nettoyé une seule fois par jour, avant notre réveil, notre local demeurait toujours malpropre. Puis, malgré le nombre des fenêtres et la hauteur de la porte, l'air y était incessamment vicié par les émanations du lavoir, par la peignerie, par la baraque, par les mille industries de chaque écolier, sans compter nos quatre-vingts corps entassés.

Cette espèce d'humus collégial, mêlé sans cesse à la boue que nous rapportions des cours, formait un fumier d'une insupportable puanteur.

LA CHAUSSURE ET L'HABILLEMENT

Chez les enfants, la délicatesse de l'épiderme exige des soins minutieux, surtout en hiver, où, constamment emportés par mille causes, ils quittent la glaciale atmosphère d'une cour boueuse pour la chaude température des classes. Aussi, faute des attentions maternelles qui manquaient aux Petits et aux Minimes, étaient-ils dévorés d'engelures et de crevasses si douloureuses, que ces maux nécessitaient pendant le déjeuner un pansement particulier mais très imparfait à cause du grand nombre de mains, de pieds, de talons endoloris. Beaucoup d'enfants étaient d'ailleurs obligés de préférer le mal au remède: ne leur fallait-ils pas souvent choisir entre leurs devoirs à terminer, les plaisirs de la glissoire et le lever d'un appareil insouciant mis, plus insouciant gardé ? Puis les mœurs du collège avaient amené la mode de se moquer des pauvres chétifs qui allaient au pansement et c'était à qui ferait sauter les guenilles que l'infirmière leur avait mises aux mains. Donc, en hiver, plusieurs d'entre nous, les doigts et les pieds demi-morts, tout rongés de douleurs, étaient peu disposés à travailler parce qu'ils souffraient, et punis parce qu'ils ne travaillaient point.

Trop souvent la dupe de nos maladies postiches, le Père ne tenait aucun compte des maux réels. Moyennant le prix de la pension, les élèves étaient entretenus aux frais du collège. L'administration avait coutume de passer un marché pour la chaussure et l'habillement; de là cette inspection hebdomadaire de laquelle j'ai déjà parlé. Excellent pour l'administrateur, ce mode a toujours de tristes résultats pour l'administré. Malheur au Petit qui contractait la mauvaise habitude d'éculer, de déchirer ses souliers ou d'user prématurément leurs semelles, soit par un vice de marche, soit en les déchirant tant pendant les heures d'étude pour obéir au besoin d'action qu'éprouvent les enfants !

Durant tout l'hiver celui-là n'allait pas en promenade sans de vives souffrances : d'abord la douleur de ses engelures se réveillait, atroce autant qu'un accès de goutte; puis les agrafes et les ficelles destinées à retenir le soulier partaient ou les talons éculés empêchaient la maudite chaussure d'adhérer aux pieds de l'enfant; il était alors forcé de la traîner péniblement en des chemins glacés où parfois il lui fallait la disputer aux terres argileuses du Vendôme; enfin, l'eau, la neige y entraient souvent par une décousure inaperçue, par un béquet mal mis et le pied de gonfler. Sur soixante enfants il ne s'en rencontrait pas dix qui cheminassent sans quelque torture particulière; néanmoins tous suivaient le gros de la troupe, entraînés par la marche, comme les hommes sont poussés dans la vie par la vie. Combien de fois un généreux enfant ne pleura-t-il pas de rage, tout en trouvant un reste d'énergie pour aller en avant ou pour revenir au bercail malgré ses peines; tant à cet âge l'âme encore neuve redoute et le rire et la compassion, deux genres de moquerie. Au collège, ainsi que dans la société, le fort méprise déjà le faible, sans savoir en quoi consiste la véritable force. Ce n'était rien encore. Point de gants aux mains. Si par hasard les parents, l'infirmière ou le directeur en faisaient donner aux plus délicats d'entre nous, les loustics ou les grands de la classe mettaient les gants sur le poêle, s'amusaient à les dessécher, à les gripper; puis, si les gants échappaient aux fureteurs, ils se mouillaient, se recroquevillaient faute de soin. Il n'y avait pas de gants possibles. Les gants paraissaient être un privilège, et les enfants veulent se voir égaux.

Honoré de BALZAC *Louis Lambert*

AU COLLÈGE DE SARRREBOURG SOUS LOUIS-PHILIPPE

RUDESSE ET AUSTÉRITÉ

C'est là qu'on prenait des leçons de philosophie pratique et de physique expérimentale. Pas de feu dans le dortoir; les grandes fenêtres couvertes de givre depuis novembre jusqu'à la fin de février, laissent passer la bise; impossible de s'endormir à cause du froid; on se recoquille dans la petite couchette, la couverture sur la tête, les pieds dans les mains; enfin, à force de sommeil, et le lit s'étant un peu réchauffé, on s'endort.

Mais la cloche du père Van den Bergh vous réveille !... Je ne crois pas qu'il y ait rien de pire pour un enfant qui dort si bien, que d'être réveillé avant le jour, dans une salle immense où tout gèle, où passent des courants d'air glacé, et d'être forcé de s'habiller, de cirer ses souliers, de casser la glace du lavabo pour se laver; et, tout grelottant, mal essuyé, à cause de l'onglée et des engelures qui vous gercent les mains, de descendre ces grands escaliers froids, espérant au moins pouvoir se réchauffer à la salle d'étude et de trouver là les grands déjà barbues, riant entre eux, et dont pas un n'a le bon cœur de vous faire place et de vous dire: *Avance, petit, sèche-toi, chauffe-toi !*

ERCKMANN-CHATRIAN

AU COLLÈGE DE LAON AU DÉBUT DU SECOND EMPIRE

SALETÉ ET AUSTÉRITÉ

Dans notre collège, nous étions au régime du *minimum* de soins.

Point de salle pour la toilette. Nos boîtes qui contenaient les ustensiles du nettoyage, étaient rangées sur le palier d'un grand escalier. De petites fontaines donnaient une petite quantité d'eau que versait un petit robinet vers lequel nous tendions un petit bout de notre serviette, si nous voulions car personne ne nous obligeait à nous débarbouiller. Les bains de pied n'étaient pas prévus. De temps en temps, rarement, on nous conduisait à l'unique établissement de bains où une demi-douzaine de baignoires suffisaient aux exigences de la propreté laonnoise. L'été, nous allions dans la plaine prendre quelques bains froids. Nous étions certainement des enfants malpropres. (...)

L'infirmerie occupait une chambre unique près de la lingerie. Le voisinage permettait à la lingère d'être en même temps infirmière: c'était une très brave vieille femme, que nous appelions *la mère*, qui nous tutoyait et que nous tutoyions. (...)

Nous nous portions très bien dans l'air vif sur la « montagne » de Laon. J'ai souvenir d'hivers où il gelait à pierre fendre. Dans l'étude, un poêle au charbon rougissait et rôtissait ses voisins; mais on grelottait au fond de la salle. Dans la cour, nous jouions tête nue. Nous nous amusions à poser sur l'armature de fer du puits un doigt mouillé qui se congelait et que nous détachions, moyennant une petite déchirure. Je hasardai un jour le bout de ma langue que je retirai sanguinolent. Nous avions presque tous des engelures aux pieds et aux mains, et qui crevaient, et il m'arriva de ne pouvoir retirer mes bas qui collaient à des plaies. Personne ne soignait nos blessures; si quelque douillet allait se plaindre à « la mère », elle ne connaissait qu'un remède: faire pipi dessus.

Ernest LAVISSE

À PARIS : L'INSTITUTION MASSIN

UNE PÉDAGOGIE DE LA CLOTURE

Au-dessus de la grand porte, on lisait en lettres d'or : *Institution Massin fondée en MDCCCX*. Derrière cette porte, à quelques pas, une grille blindée barrait le chemin; entre les deux, s'ouvrait la loge du concierge qu'il fallait traverser pour pénétrer dans la maison fortement close.

L'institution était divisée en deux collèges dont chacun avait sa cour, séparée de l'autre par une grille. Les cours étaient, de trois côtés, entourées de bâtiments, et, de l'autre, d'un mur très haut. Des fenêtres regardaient la rue de Béarn, mais avec des carreaux dépolis qui ressemblaient à des yeux aveugles.

Sur le seuil de cette maison, il fallait laisser l'espérance de voir le dehors.

Pour représenter la nature, quatre arbres, dans la cour du grand collège, internes comme nous, montaient, cherchant l'air et la lumière. A la rentrée d'octobre, quand je venais de quitter ma forêt natale où s'allumaient les premières teintes de l'automne, le balai des garçons rassemblait les feuilles tombées de nos arbres anémiques.

L'ENTASSEMENT

N'eussions-nous été que trente ou quarante, nous aurions trouvé nos cours trop étroites pour les jeux; or, nous étions de trois à quatre cents élèves. Aussi ne songions-nous pas à jouer. Dans la cour du petit collège, on sautillait, gambadait et se bousculait bêtement; chez eux, les grands allaient et venaient ; s'ils voulaient marcher à quatre, il fallait que deux allassent à reculons. Un banc de pierre accolé à un mur se garnissait de causeurs; on s'y disputait les places car nous aimions à nous asseoir .

C'était l'encombrement dans les dortoirs bas où les lits se touchaient presque ; et dans les études où nous étions rangés en files, le long de grandes tables. Si l'on était d'une file adossée au mur, comme aucun passage n'était ménagé derrière le banc, il fallait passer sur la table pour gagner sa place et les souliers y laissaient des traces de leur poussière ou de leur boue.

LES SORTIES

Deux fois par jour, nous faisons, aller et retour, au petit pas, le chemin du lycée Charlemagne; en tout vingt minutes de marche environ. Le jeudi, nous nous promenions, s'il ne pleuvait pas. Aux mois de juin et de juillet, nous allions à notre *maison de campagne*, sise sur la hauteur de Ménilmontant. La marche à travers les quartiers populaires nous intéressait car il est toujours intéressant de voir se remuer des gens qui gagnent leur pain de chaque jour.

CE QU'ON APPELLE LES LEÇONS DE GYMNASTIQUE

Sur la hauteur, deux grandes cours plantées de beaux arbres nous attendaient.

On pouvait courir, jouer aux barres et à cache-cache. Même un portique s'élevait, muni d'un trapèze et d'anneaux; même un pompier casqué s'offrait à nous enseigner la façon de nous servir des appareils. C'était ce que le prospectus de la maison appelait des leçons de gymnastique.

Mais bien peu d'entre nous répondaient à l'invite du pompier; nous n'étions guère entraînés à exercer nos pauvres membres, nous qui demeurions assis ou couchés pendant vingt de nos vingt-quatre heures. Je me contentais de monter par l'échelle en haut du portique; la vue s'étendait sur le bois de Vincennes, à la lisière duquel le donjon se dressait dans sa noble simplicité vigoureuse. Au moment de descendre, quand il fallait enjamber pour atteindre l'échelle, je sentais une appréhension.

Ernest LAVISSE

AU COLLÈGE DE SARREBOURG, POINT DE VUE D'ERCKMANN-CHATRIAN

L'ARRIVISME, PREMIÈRE LEÇON DU COLLÈGE

Ça, c'est la première leçon du collège ; ce n'est pas du grec ni du latin, c'est du bon français. Pour mériter la considération de M. Canard et des camarades, il faut être riche. C'est là que se révèle le sens du positif ; c'est là que les goinfres commencent à se croire supérieurs aux autres qui ne reçoivent rien de chez eux, car naturellement ceux qui se nourrissent de bonnes choses sont d'une essence supérieure! (...) Et c'est là aussi que le pauvre diable commence à se recueillir en lui-même, à réfléchir sur ce qui se passe, à s'indigner en silence.

Oui, c'est le commencement de tout le reste, le point de départ de l'amour et de la concorde qui règnent entre nous.

Les caractères bas se montrent dès ces premiers temps. Ceux-là, pauvres de chez eux, n'en aiment pas moins le jambon et les confitures; ils tournent autour des riches, ils leur sourient, ils se font complaisants; et les autres, quelquefois, étant bien repus, leur laissent nettoyer le fond d'un pot ou grignoter le bout d'un cervelas. Ainsi s'établit l'alliance du gros bourgeois et du futur homme d'affaires.

L'enfant voit tout, il devine tout; je comprenais ma position, n'étant pas riche et j'étais résolu à ne pas me laisser abattre ni dominer.

AU COLLÈGE DE LAON, POINT DE VUE D'ERNEST LAVISSE

UNE MORALE DE LA COMPÉTITION

Notre vie morale était médiocre.

Je garde, en ma mémoire, un amer dégoût de ces pions dont le contact me répugnait. Nos professeurs étaient de braves gens sans aucun doute; mais, de notre valeur morale, ils ne se souciaient guère. Je ne me rappelle pas avoir entendu aucun d'eux adresser une exhortation sérieuse à aucun de nous. Il s'agissait de bien faire ses devoirs, de bien réciter ses leçons, de se bien tenir en classe. Laisser tomber un encrier était une faute plus grave qu'un mensonge, car, disait le maître: *Si tout le monde laissait tomber son encrier...* Les notes des cahiers de correspondance, les places des compositions hebdomadaires, les mentions du palmarès dans les distributions de prix où siégeaient sur l'estrade, en leur grande tenue, M. le Général, M. le Préfet, M. le Procureur Impérial, ne récompensaient que le travail de la classe. Les maîtres faisaient souvent appel à notre émulation. On me disait : *Vous allez vous laisser dépasser par Genaudet ou par Paul Grizot.*

DIFFÉRENCES DE CONDITION SOCIALE

Nous étions capables de dévouement les uns pour les autres; je m'en souviens bien. Les différences des conditions sociales de nos familles n'étaient point sensibles dans notre vie. Une seule fois ma qualité de boursier me fut reprochée par un gros paysan riche et stupide. Plusieurs enfants appartenaient à l'aristocratie de la ville, le frère de la préfète, le fils du greffier du tribunal, le fils d'un avocat, le fils d'un avoué; le plus considéré des externes était Guillaume, fils d'un boulanger.

INSTRUCTION ET ÉDUCATION

Pourtant, chacun de nous avait ses défauts et quelques-uns, des vices. Et je suis bien sûr qu'aucun de nos maîtres, aucun ne se proposa de connaître nos âmes et de les conduire. Certains jours, tout enfant que je fusse, je me sentais abandonné. Ma petite âme en souffrait.

L'instruction porte en elle une éducation, c'est vrai. Les maximes rencontrées dans les écrivains nous semblaient belles et les actions nobles nous émouvaient.

J'admirais les héros antiques se dévouant à la Cité. (...) Il est certain que cette morale en action éveillait les nobles instincts. Seulement, elle nous arrivait sous la forme d'un devoir où l'on nous comptait des fautes contre la grammaire et l'effet s'en trouvait atténué.

FICHE-GUIDE

A propos des documents : BALZAC, Louis Lambert

JÉSUITES

La Compagnie de Jésus, fondée en 1540 par Ignace de Loyola, organisa un peu partout en Europe, à partir de 1550, des collèges secondaires où les élèves, en majeure partie internes, étaient formés essentiellement par l'étude des langues et des auteurs latins et grecs ; l'histoire et la géographie se développèrent en annexe au commentaire des textes, Les mathématiques ne figurent que dans les classes terminales et pour un petit nombre d'élèves; elles se réduisent aux connaissances **nécessaires à un gentilhomme pour servir par terre et sur mer** .

Pendant deux cents ans, de 1550 à 1762, date à laquelle ils furent expulsés de France, les Jésuites dirigèrent plusieurs centaines de collèges.

ORATORIENS

L'Oratoire, société de prêtres fondée en 1611 par Pierre de Bérulle, dirigea aussi des collèges dont la nouveauté consista à accorder une plus grande place au français, à l'histoire, à des notions de sciences physiques et mathématiques.

Lors de la suppression des Congrégations en 1792, l'Ordre comptait soixante-dix maisons et sept cent cinquante membres. Parmi les collèges cités par Balzac, le plus célèbre est celui de Juilly.

HONORÉ DE BALZAC ET LE COLLÈGE DE VENDÔME

Né en 1799 à Tours, Balzac fut pensionnaire au collège de Vendôme (Loir-et-Cher) de 1807 à 1813, date où il suivit sa famille à Paris.

Le Lys dans la vallée, autre roman de Balzac, évoque le collège oratorien de Pont-le-Voy, Mais c'est dans **Louis Lambert** que la description est la plus développée et présente le caractère d'un récit autobiographique. Les tracasseries du collège mettent à l'épreuve l'âme exceptionnelle du héros, Louis Lambert.

A PROPOS DE L'INTERNAT

cf. la thèse de Snyders, **La Pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles**, P.U.F., 1965. Les éducateurs jugent alors indispensable de couper l'enfant de son milieu pour le préserver des mauvaises mœurs du siècle. Les vacances doivent donc être aussi courtes que possible, Il n'est pas rare qu'un enfant ne revienne jamais chez ses parents pendant les huit ou dix années de sa scolarité. Il faut ajouter que la tendresse entre parents et enfants était un sentiment tout à fait inhabituel, surtout dans les familles aristocratiques.

TRADITIONS DE COLLÉGIENS

Pouvez-vous citer des traditions de collège comparables à celles de Vendôme ?

MOTS VIEILLIS

CADET: gentilhomme qui servait comme soldat, puis comme officier subalterne pour apprendre le métier des armes. (cf. l'usage qui destinait au métier des armes les **cadets** des familles nobles.)

GLISSOIRE: sentier frayé sur la glace où l'on fait des glissades.

BARAQUE: selon Littré, **petite armoire dans laquelle les écoliers serrent leurs livres et leurs cahiers** : il s'agit plutôt ici d'usages alimentaires.

BEQUET : pièce ajustée à un soulier.

FICHE DE TRAVAIL

Sur le Document 7

L'INSTITUTION MASSIN VUE PAR Ernest Lavis

ARCHITECTURE ET SYSTÈME D'ÉDUCATION

La grande porte, la grille blindée, la loge du concierge à traverser, les verres ctépolis du côté de la rue, les cours entourées de murs ou de bâtiments, l'arclùtecture reflète la préoccupation des éducateurs couper l'enfant du monde qui l'environne.

Connaissez-vous des réalisations architecturales qui tiennent compte des besoins d'une pédagogie nouvelle ? Quel serait à votre avis le plan de l'école idéale ?

L'ENTASSEMENT DANS LES COURS, LES ÉTUDES, LES DORTOIRS t

Comment l'expliquer ?

LE LYCÉEN ET LES QUARTIERS POPULAIRES

Ménilmontant. quartier du nord-est ,jt~ Paris, ancien hameau de Belleville, annexe à Paris en 1860. Menilmontant a été peuplé, sous le Second Empire, d'ouvriers et d'artisans (Grand Larousse Encyclopédique). La distinction entre « quartiers populairt~s }} et « beaux quartiers » se précise avec le développement du prolétariat industriel. Que pensez-vous de cette remarque sur la curiosité des lycéens à l'égard de ceux qui **gagnent leur pain chaque jour** ?

LA GYMNASTIQUE

Toujours les deux cours

• Le style de gymnastique propose Qu'en pensez-vous ?

Le mépris de l'exercice physique était fréquent à l'époque chez les **forts en thème** Chez Lavis, il s'agit seulement d'une certaine nostalgie.

FICHE DE TRAVAIL

Sur le Document 8

TEXTE d'Erckmann - Chatrian

M. Canard : domestique du collège.

« L'ALLIANCE DU GROS BOURGEOIS ET DU FUTUR HOMME D'AFFAIRE »

Le **gros bourgeois**, c'est-à-dire l'homme des professions libérales traditionnelles, tel que sera Maître Nablou, futur notaire, actuellement élève au collège de Sarrebourg .

Le **futur homme d'affaires** souvenons-nous que le Second Empire est l'époque du développement des grandes banques (Crédit Lyonnais, Société Générale) et de l'essor en France de la révolution industrielle. Erckmann-Chatrian désigne sous cette appellation vague **d'homme d'a..aires** les nouveaux bénéficiaires de la transformation économique.

TEXTE d'Ernest Lavissee

LA PLACE DE L'ÉMULATION

- L'émulation a tenu jusqu'à ces dernières années une place importante dans le système scolaire. Qu'en pensez-vous ? Pensez-vous que le désir d'être premier soit un moyen efficace de pousser un enfant à travailler ?
- Les personnalités qui **honnorent de leur présence** la distribution des prix, l'ordre dans lequel elles sont énumérées (le général, puis le préfet) seraient-ils les mêmes aujourd'hui ?

LES DIFFÉRENCES DE CONDITION SOCIALE

Les professions indiquées comme faisant partie de l'aristocratie de la ville seraient-elles celles que vous citeriez aujourd'hui ? (greffier, avocat, avoué. essentiellement des professions libérales se rapportant à la justice). Qu'y ajouteriez-vous, qu'y retrancheriez-vous ?

INSTRUCTION ET ÉDUCATION

- Dans l'école décrite par Lavissee, le maître **instruit**, les livres **éduquent**. Dans l'école actuelle est-ce encore la situation normalement pratiquée ? Que pensez-vous du maître idéal tel que se le représente Lavissee, celui qui se proposerait **de connaître nos âmes et de les conduire** ?
- La part de l'affectivité dans la relation enseignant-enseigné a été mise en lumière récemment. Le système décrit par Lavissee la méconnaît et la refuse; implicitement elle paraît dans ce texte (sentiment d'abandon, rancune chez l'enfant pénalisé).

FICHE-GUIDE

sur les documents relatifs à l'internat

IMPORTANCE DE L'INTERNAT AU XIX^e SIÈCLE

1°. L'internat est la condition normale à une époque où la majorité de la population vit à la campagne.

2°. Même pour les citadins, l'internat est rendu quasiment nécessaire par :

a) les horaires et la place des études dans l'emploi du temps. (cf. Prost, pp. 50-51).

Les lycéens qui se lèvent à 5 h 1/2 pour se coucher à 8 h 1/2 en hiver, passent 7 h 1/2 en étude contre 4 h en classe. Les externes eux-mêmes s'inscrivent souvent à l'étude et n'échappent qu'à celle qui précède la classe du matin. L'étude est plus importante que la classe.

Les études se passaient à rédiger les devoirs: cinq par semaine (discours latin, discours français, version latine, version grecque, vers latins) **en rhétorique** !

La **classe** est **le moment et le lieu où l'on dicte les devoirs et où l'on rend les corrigés**, Le cours magistral qui était l'essentiel à l'Ecole centrale (cf. textes de Stendhal) est rare. Le professeur parle surtout à propos des textes.

b) le souci des éducateurs de préserver l'enfant des mauvaises influences (texte de Balzac).

Certains lycées parisiens n'ont pas d'internat: les provinciaux logent dans des pensions privées dirigées par des bacheliers ou des licenciés et qui conduisent, chaque jour, leurs élèves au lycée. (cf. texte de Lavissee).

LES INÉGALITÉS AU COLLÈGE

Les inégalités d'âge sont évitées le plus possible: sauf dans les petits Établissements, on distingue soigneusement les bâtiments et les cours réservés aux petits, au moyens et aux grands. (cf. texte de Lavissee p. 21, de Balzac p. 13.)

L'inégalité sociale entre boursiers et enfants de famille aisée est plus ou moins douloureusement ressentie.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE ROMPT AVEC LE PASSE

Document

10

L'ÉCOLE CENTRALE VUE PAR STENDHAL

Les témoignages sur les écoles centrales sont peu nombreux : l'institution ne dura que sept ans.

Un témoignage indirect, le mathématicien Cournot :

Je n'ai connu aucun homme de mérite ayant passé par les Ecoles centrales qui n'en eût conservé un bon souvenir.

Un témoignage direct : Stendhal dans la « *Vie de Henry Brulard* », récit de son enfance grenobloise et de son arrivée à Paris.

OUVERTURE DE L'ÉCOLE CENTRALE A GRENOBLE

Bien des années après, vers 1817, j'appris de M. Tracy que c'était lui en grande partie qui avait fait la loi excellente des Ecoles centrales.

Mon grand-père fut le très digne chef du jury chargé de présenter à l'administration départementale les noms des professeurs et d'organiser l'école. Mon grand-père adorait les lettres et l'instruction et depuis quarante ans était à la tête de tout ce qui s'était fait de littéraire et de libéral à Grenoble. (...)

Mon maître Durand qui venait à la maison me donner des leçons, fut professeur de latin, comment ne pas aller à son cours à l'Ecole centrale ? (...) Je ne me sentais pas de joie; il y eut une séance d'ouverture de l'Ecole dans les salles de la Bibliothèque où mon grand-père fit un discours.

(...) Nommer les professeurs à l'Ecole centrale - MM. Gattel, Dpbois-Fontanelle, Troussel, Villars (paysan des Hautes-Alpes), Jay, Durand, Dupuy, Chalvet, les voilà à peu près par ordre d'utilité pour les enfants, les trois premiers avaient du mérite - coûtait peu et était bientôt fait, mais il y avait de grandes réparations à faire aux bâtiments. Malgré la guerre, tout se faisait dans ces temps d'énergie. Mon grand-père demandait sans cesse des fonds à l'administration départementale.

Les cours s'ouvrirent au printemps, je crois, dans des salles provisoires.

LES MATIÈRES ENSEIGNÉES ET LES PROFESSEURS VUS PAR STENDHAL

- Grammaire générale et logique	Gattel, « véritable abbé du XVIIIe siècle mais <i>fort sérieux en faisant son cours, auteur d'un fort bon dictionnaire</i> »
- Belles-lettres	Dubois-Fontanelle, <i>auteur de la tragédie d'Ericie ou la Vestale et rédacteur pendant vingt-deux ans de la Gazette des Deux-Ponts</i>
- Chimie	Troussel, <i>médecin</i>
- Dessin	Jay, <i>grand hâbleur de cinq pieds dix pouces sans l'ombre d'un talent mais bon pour enfiévrer (monter la tête des enfants)</i>
- Langue latine	Durand, <i>tout enflé de se voir professeur d'une Ecole centrale mais toujours bonhomme</i>
- Mathématiques	Dupuy, <i>bourgeois sans finesse</i>
- Histoire	Chalvet, <i>auteur sans aucun talent</i>

PREMIÈRES IMPRESSIONS DE COLLÈGE

Ce fut une chose bien étrange pour moi que de débiter au printemps de 1794 ou 95 à onze ou douze ans dans une école où j'avais dix ou douze camarades.

Je trouvais la réalité bien au-dessous des folles images de mon imagination.

Ces camarades n'étaient pas assez gais, pas assez fous et ils avaient des façons bien ignobles. (...)

Tout m'étonnait dans cette liberté tant souhaitée et à laquelle j'arrivais enfin.

Les charmes que j'y trouvais n'étaient pas ceux que j'avais rêvés, ces compagnons si gais, si aimables que j'avais figurés, je ne les trouvais pas, mais à leur place des polissons très égoïstes. (...)

Je ne réussissais guère avec mes camarades, je vois aujourd'hui que j'avais alors un mélange fort ridicule de hauteur et de besoin de m'amuser. Je répondis à leur égoïsme le plus âpre par mes idées de noblesse espagnole. J'étais navré quand, dans leurs jeux, ils me laissaient de côté, pour comble de misère je ne savais point ces jeux, j'y portais une noblesse d'âme, une délicatesse qui devaient leur sembler de la folie absolue. (...)

Pour achever mon peu de succès, j'étais timide envers le professeur, un mot de reproche contenu et dit par hasard par ce petit bourgeois pédant avec un accent juste me faisait venir les larmes aux yeux. Ces larmes étaient de la lâcheté aux yeux de MM. Gaultier frères, Saint-Ferréol, je crois, Robert et surtout Odré. Ce dernier était un paysan très fort et encore plus grossier que nous appelions Goliath.

LE COURS DE DESSIN

Un beau succès, fort important pour l'Ecole centrale calomniée par les prêtres. M. Jay, ce grand hâbleur si nul comme peintre, avait un talent marqué pour allumer l'émulation la plus violente dans nos cœurs, et, à mes yeux maintenant, c'est là le premier talent d'un professeur. Combien je pensais différemment vers 1796 ! J'avais le culte du génie et du talent.

Un fantasme faisant tout *par à-coup*, comme en agit d'ordinaire un homme de génie, n'eût pas eu quatre cents ou trois cent cinquante élèves comme M. Jay.

Enfin la rue Neuve était encombrée quand nous sortions de son cours, ce qui redoublait les airs importants et emphatiques du maître.

LES MÉTHODES DU DESSIN

Et quels modèles ! de mauvaises académies dessinées par MM. Pajou, M. Jay lui-même, les jambes, les bras, tout était en à peu près bien patauds, bien lourds, bien laids. (...)

Les grandes têtes étaient dessinées à la sanguine ou gravées à la manière du crayon. Il faut avouer que la totale ignorance du dessin y paraissait moins que dans les académies (figures nues). Le grand mérite de ces têtes qui avaient dix-huit pouces de haut était que les hachures fussent bien parallèles, quant à imiter la nature il n'en était pas question.

(...) Mon dessin était propre et froid, sans aucun mérite, comme le dessin d'un jeune pensionnaire.

LE COURS DES BELLES-LETTRES

Tout ce que j'apprenais aux leçons de M. Dubois-Fontanelle était à mes yeux comme une science extérieure ou *fausse*.

Je me croyais du *génie*, - où diable avais-je puisé cette idée ? - du génie pour le métier de Molière ou de Rousseau.

Je méprisais sincèrement et souverainement le talent de Voltaire : je le trouvais *puéril*. J'estimais sincèrement Pierre Corneille, l'Arioste, Shakespeare, Cervantès et en paroles Molière. Ma peine était de les mettre d'accord.

Mon idée sur le beau littéraire au fond est la même qu'en 1796, mais chaque six mois elle se perfectionne ou, si l'on veut, elle change un peu.

C'est le *travail unique de toute ma vie*.

Tout le reste n'a été que *gagne-pain*...

J'avais donc une doctrine intérieure quand je suivais le cours de M. Dubois, je n'apprenais tout ce qu'il me disait que comme une *fausseté utile*. Quand il blâmait Shakespeare surtout, je rougissais intérieurement.

Littérairement parlant le cours de M. Dubois (...) me fut utile comme me donnant une vue complète du champ littéraire et empêchant mon imagination d'en exagérer les parties inconnues comme Sophocle, Ossian, etc.

Ce cours fut très utile à ma vanité en confirmant les autres définitivement dans l'opinion qui me plaçait

parmi les sept à huit garçons d'esprit de l'Ecole.

L'âge d'or de M. Fontanelle, le temps dont il parlait avec attendrissement c'était son arrivée à Paris vers 1750. Tout était plein alors du nom de Voltaire et des ouvrages qu'il envoyait sans cesse de Ferney.

Tout cela manquait son effet sur moi qui abhorrait la puérité de Voltaire dans l'histoire et sa hasse envie contre Corneille.

LES MATHÉMATIQUES ET LA CONQUÊTE DE L'AUTONOMIE : MONTER AU TABLEAU

M. Dupuy, ce bourgeois si emphatique et si plaisant, qui parlait sans cesse de Condillac et de sa Logique, n'avait pas l'ombre de logique dans la tête. Il parlait noblement et avec grâce et il avait une figure imposante et des manières fort polies. (. . .)

M. Dupuy faisait démontrer une proposition, par exemple le carré de l'hypoténuse ou ce problème: un ouvrage coûte sept livres, quatre sous, trois deniers la toise; l'ouvrier en a fait deux toises, cinq pieds, trois pouces. Combien lui revient-il ?

Mon grand-père connaissait un bourgeois à tête étroite, nommé Chabert, lequel *montrait les mathématiques en chambre*. Voilà le mot du pays et qui va parfaitement à l'homme. J'obtins avec assez de peine d'aller dans cette chambre de M. Chabert; on avait peur d'offenser M. Dupuy et d'ailleurs il fallait payer douze francs par mois, ce me semble.

Je répondis que la plupart des élèves du cours de mathématiques à l'Ecole centrale allaient chez M. Chabert et que si je n'y allais pas aussi je resterais le dernier à l'Ecole centrale.

(...) Mais je retrouvai chez M. Chabert ce manque de faveur qui m'assommait à l'Ecole centrale et ne me faisait jamais appeler au tableau. Dans une petite pièce et au milieu de sept à huit élèves réunis autour d'un tableau de toile cirée, rien n'était plus disgracieux que de demander à monter au tableau, c'est-à-dire à aller expliquer pour la cinquième ou la sixième fois une proposition que quatre ou cinq élèves avaient déjà expliquée. C'était cependant ce que j'étais obligé de faire quelquefois chez M. Chabert, sans quoi je n'eusse jamais *démontré*. M. Chabert me croyait un *minus habens* et est resté dans cette abominable opinion. (. . .)

J'excuse M. Chabert i je devais être le petit garçon le plus présomptueux et le plus méprisant. Mon grand-père et ma famille me proclamaient une merveille, n'y avait-il pas cinq ans qu'ils me donnaient tous leurs soins ?

M. Chabert était dans le fait moins ignare que M. Dupuy. Je trouvai chez lui Euler et ses problèmes sur le nombre d'reufs qu'une paysanne apportait au marché lorsqu'un méchant lui en vole un cinquième, puis elle laisse tomber la moitié du reste, etc., etc.

Cela m'ouvrit l'esprit, j'entrevis ce que c'était de se servir de l'instrument nommé algèbre. Du diable si personne me l'avait jamais dit... (...)

MOINS PAR MOINS DONNE PLUS

Mon enthousiasme pour les mathématiques avait peut-être eu pour base principale mon horreur pour l'hypocrisie. (...) Suivant moi l'hypocrisie était impossible en mathématiques et, dans ma simplicité juvénile, je pensais qu'il en était ainsi dans toutes les sciences où j'avais ouï dire qu'elles s'appliquaient. Que devins-je quand je m'aperçus que personne ne pouvait m'expliquer comment il se faisait que: moins par moins donne plus (- X - = +) ?

(...) On faisait pis que ne pas m'expliquer cette difficulté (qui sans doute est explicable car elle conduit à la vérité), on me l'expliquait par des raisons évidemment peu claires pour ceux qui me les présentaient.

M. Chabert pressé par moi s ' embarrassait, répétait sa *leçon*, celle précisément contre laquelle je faisais des objections et finissait par avoir l'air de me dire : « Mais c'est l'usage, tout le monde admet cette explication. Euler et Lagrange, qui apparemment valaient autant que vous, l'ont bien admise. Nous savons que vous avez beaucoup d'esprit (cela voulait dire : Nous savons que vous avez remporté un

premier prix de *belles-lettres...*), vous voulez apparemment vous singulariser. (...).»

Je me figurais à quatorze ans, en 1797, que les hautes mathématiques, celles que je n'ai jamais sues, comprenaient *tous* ou à peu près tous les côtés des objets, qu'ainsi en avançant, je parviendrais à savoir des choses sûres, indubitables et que je pourrais me prouver à volonté *sur toutes choses*.

Je fus longtemps à me convaincre que mon objection sur $- X - = +$ ne pourrait pas absolument entrer dans la tête de M. Chabert, que M. Dupuy n'y répondrait jamais que par un sourire de hauteur et que les *forts* auxquels je faisais des questions se moqueraient toujours de moi.

J'en fus réduit à ce que je me dis encore aujourd'hui: il faut bien que $- X - = +$ soit vrai, puisque évidemment, en employant à chaque instant cette règle dans le calcul, on arrive à des résultats *vrais et indubitables*.

Je cherchai donc à consulter les articles mathématiques de d'Alembert dans *'Encyclopédie*, leur ton de fatuité, l'absence de culte pour la vérité me choqua fort et d'ailleurs j'y compris peu. De quelle ardeur j'adorais la vérité alors !

Avec quelle sincérité je la croyais la reine du monde dans laquelle j'allais entrer ! (...)

« UN GRAND HOMME »

Il me semble que je me dis : *vraies ou fausses les mathématiques me sortiront de Grenoble*, de cette fange qui me fait mal au cœur. (...)

Enfin le hasard voulut que je visse un grand homme et que je ne devinsse pas un coquin.

Dans mon adoration pour les mathématiques, j'entendais parler depuis quelque temps d'un jeune homme, fameux Jacobin, grand et intrépide chasseur et qui savait les mathématiques bien mieux que MM. Dupuy et Chabert mais qui n'en faisait pas métier. (...)

Cet événement, les écus donnés si noblement par ma tante Elisabeth pour me faire prendre en secret des leçons de cet affreux Jacobin, m'a empêché à tout jamais d'être un coquin. Voir un homme sur le modèle des Grecs et des Romains et vouloir mourir plutôt que d'être comme lui ne fut qu'un moment. (...) C'était un jeune homme d'un blond foncé, fort actif mais fort gros, il pouvait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans; ses cheveux étaient extrêmement bouclés et assez longs, il était vêtu d'une redingote et nous dit: *Citoyens, par où commençons-nous ? Il faudrait voir ce que vous savez déjà.*

- *Mais nous savons les équations du second degré.*

Et, en homme de sens, il se mit à nous montrer ces équations, c'est-à-dire la formation d'un carré de $a + b$, par exemple, qu'il nous fit élever à la seconde puissance : $a^2 + 2 ab + b^2$, la supposition que le premier membre de l'équation était un commencement de carré, le complément de ce carré, etc., etc., etc. C'étaient les cieux ouverts pour nous ou du moins pour moi. Je voyais enfin le pourquoi des choses, ce n'était plus une recette d'apothicaire tombé du ciel pour résoudre les équations.

(Après un brillant succès à l'examen de Grenoble, Beyle est envoyé à Paris pour passer l'examen d'entrée à l'Ecole Polytechnique.]

CHANGEMENTS

Ce que je vois aujourd'hui fort nettement et qu'en 1799 je sentais fort confusément, c'est qu'à mon arrivée à Paris deux grands objets de désirs constants et passionnés tombèrent tout à coup. J'avais adoré Paris et les mathématiques.

Paris sans montagnes m'inspira un dégoût si profond qu'il allait presque jusqu'à la nostalgie. Les mathématiques ne furent plus pour moi que comme l'échafaudage du feu de joie de la veille.

J'étais tourmenté par ces changements dont je n' voyais bien entendu à seize ans et demi ni le *pourquoi* ni le *comment*.

Dans le fait, je n'avais aimé Paris que par dégoût profond pour Grenoble.

Quant aux mathématiques, elles n'avaient été qu'un moyen. Je les haïssais même un peu en novembre 1799 car je les craignais. J'étais résolu à ne pas me faire examiner à Paris, comme firent les sept ou huit élèves qui avaient remporté le premier prix après moi à l'Ecole centrale et qui tous furent reçus.

Or, si mon père avait pris quelque soin, il m'eût forcé à passer cet examen, je serais entré à l'Ecole et je

ne pouvais plus vivre à Paris en faisant des comédies.

FICHE DE TRAVAIL

à propos des documents de STENDHAL : la vie de Henry Brulard

QU'EST-CE QUE « LA VIE DE HENRY BRULARD » ?

Selon l'auteur: **Des Confessions au style près comme Jean-Jacques Rousseau avec plus de franchise.**
Pour nous : une autobiographie des dix-huit premières années écrite par Henri Beyle (Stendhal en littérature) en 1835. à 52 ans pendant qu'il est consul de France en Italie. Durant quatre mois, Stendhal écrit ses souvenirs au rythme de dix à vingt pages par jour, Puis il quitte l'Italie et abandonne le récit sans le terminer. Publié partiellement en 1890, intégralement en 1913. ce texte est un brouillon rédigé au fil de la plume: il contient beau-coup de répétitions car il n'a pas été composé pour être lu du public. Tel quel. il apporte énormément à la connaissance de l'auteur de La Chartreuse de Parme et de Le Rouge et le Noir.

LES COURS S'OUVRIRENT AU PRINTEMPS

Les historiens précisent, en fait, que « *les cours s'ouvrirent le 21 novembre 1796.* » (cf. éd. Garnier, p. 442, note 325). Les souvenirs de Stendhal sont très précis quant à l'atmosphère et les impressions, ils sont très incertains quant à la chronologie. Stendhal a plusieurs fois noté cette incapacité de sa mémoire. Incapacité qui ne doit pas étonner si l'on en croit le philosophe Gaston Bachelard :

L'histoire de notre enfance n'est pas psychologiquement datée. Les dates, on les remet après coup; elles viennent d'autrui, d'ailleurs, d'un autre temps que le vécu. Les dates viennent précisément du temps où l'on raconte... Le souvenir pur n'a pas de date, il a une saison.

- **Ignoble** (p. 19) : ici, sens étymologique: **qui n'est pas noble.**

Le sens totalement péjoratif que nous connaissons existait déjà au XIXe .

- **Académie** (p. 20) : ici, terme de peinture, expliqué par Stendhal (paragraphe suivant).

LITTÉRAIRE ET LIBÉRAL

Quelle attitude philosophique et quel milieu social inspirent l'organisation de l'Ecole centrale à Grenoble ?

PREMIERES IMPRESSIONS DU COLLÈGE

Quelles situations révèlent la sensibilité du jeune Beyle ?

Peut-on discerner ici des attitudes stendhaliennes ?

Recul de l'adulte face aux impressions de l'enfant.

LE COURS DE DESSIN

Avantages et inconvénients de la liberté de s'inscrire au cours de son choix. Comparez la conception du dessin selon M. Jay, selon Stendhal, selon ce que vous observez autour de vous.

LE SYSTÈME MÉTRIQUE

L'arithmétique de l'Ecole centrale comporte toujours des toises, des pieds et des pouces et pourtant le système métrique élaboré dès 1791 à 1795 avait été institué en même temps que les Ecoles centrales par une loi d'avril 1795. Mais ce n'est qu'en 1837 qu'une loi de Guizot le rendit définitivement obligatoire en France à dater du 1^{er} janvier 1840 : quarante-cinq ans de réflexion avant de changer des habitudes séculaires...

Euler (Léonhard), 1707-1783, mathématicien suisse (p. 21).

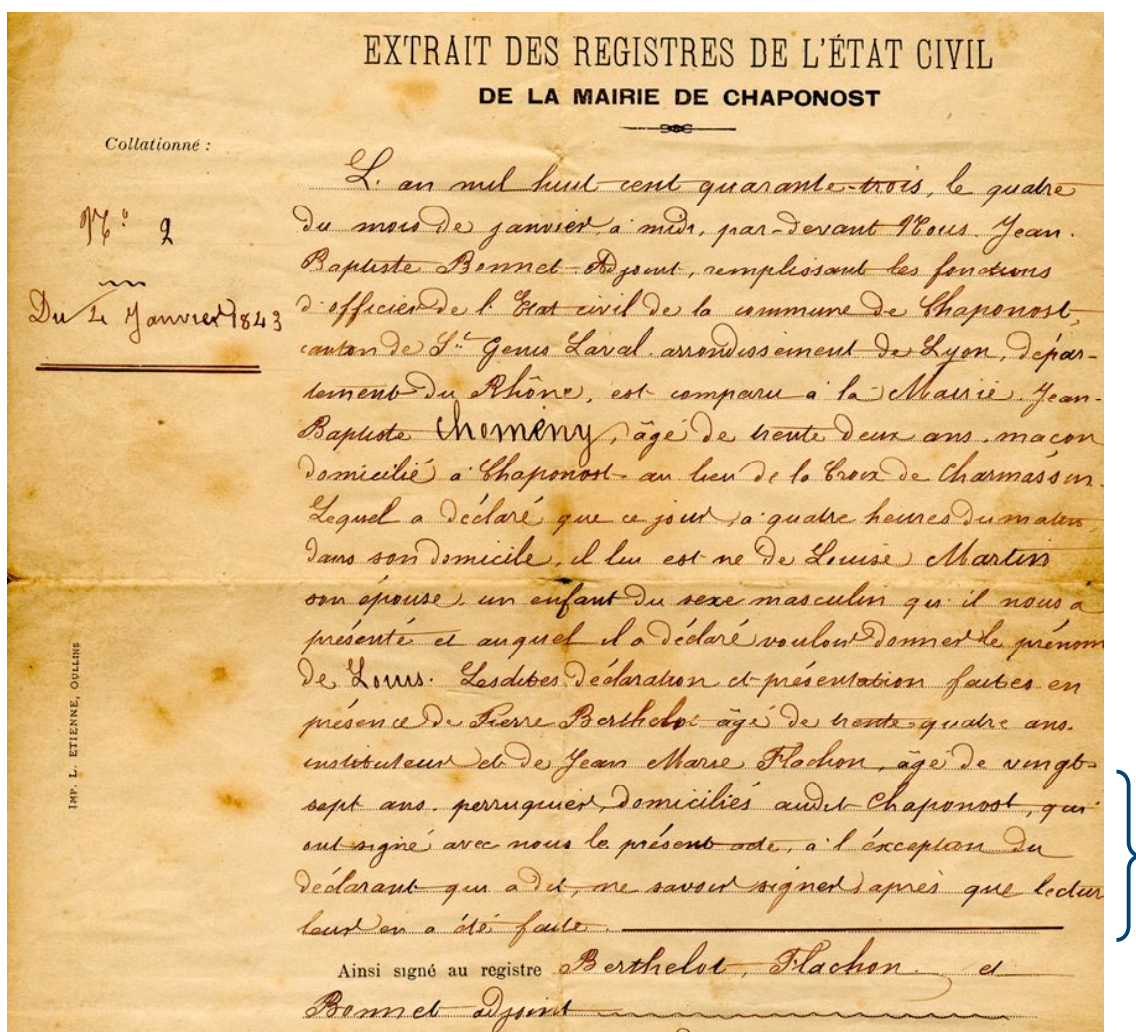
M. Lagrange (Louis de), 1736-1813, mathématicien français, membre de l'Académie des Sciences sous la

L'ENCYCLOPÉDIE

Œuvre collective dirigée, de 1750 à 1772, par Diderot et d'Alembert, somme du savoir du XVIIIe siècle.

JACOBIN

Membre ou sympathisant du célèbre club où se réunissaient les plus ardents partisans de la Révolution. Le père de Beyle était farouchement hostile aux idées de la Révolution. Par réaction, Stendhal se rappelle avoir été dès le début enthousiasmé par la nouvelle de la mort de Louis XVI. L'idée d'échapper aux idées d'une famille détestée (à l'exception de son grand-père et de sa grand'tante) et de rencontrer un partisan avoué de la Révolution, « un homme sur le modèle des Grecs et des Romains », dut contribuer à cette passion exclusive pour les mathématiques.



1843. Lorsqu'il déclare la naissance de son fils, cet ouvrier de la région lyonnaise (né dans la Creuse) ne sait pas signer.

LIMITES ET OBJECTIFS ASSIGNÉS À CE TRAVAIL

Première et deuxième partie

1^{re} LIMITE : Pourquoi 1790-1880 ?

Il nous a semblé qu'avec la loi imposant l'obligation scolaire commence une nouvelle période : l'enseignement primaire qui avait dû se borner à l'apprentissage des rudiments de lecture, d'écriture et de calcul pourra désormais viser les programmes plus ambitieux du certificat d'études; l'enseignement secondaire en sera lui aussi modifié: la création d'un baccalauréat moderne à côté du baccalauréat classique en 1902, le développement de l'enseignement féminin sont les aspects nouveaux.

2^e LIMITE: Pourquoi ne pas utiliser d'autres sortes de documents, textes législatifs, rapports d'inspecteurs, matière première habituelle de l'historien ?

Nous n'avons pas cherché à reproduire la démarche de l'historien, son effort d'exhaustivité ou d'objectivité. Nous n'avons demandé à l'histoire que des repères chronologiques, bien nécessaires pour situer le milieu et le contexte de chaque document, Nous avons recherché davantage la diversité des réactions singulières.

Siècle de l'individualisme et du romantisme, le XIX^e siècle a vu se répandre la mode des **Mémoires**, des **Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse** où nous écoutons des adultes parler de l'enfant qu'ils ont été : les déformations de la mémoire et de la perception enfantine, les expériences diverses de la maturité nuisent évidemment à l'objectivité. Chacun de ces documents témoigne moins d'une situation historique que d'une aventure particulière, Peut-être pourrait-on distinguer deux familles d'esprits : ceux qui, comme Renan ou Stendhal, dans l'enfant ou l'adolescent qu'ils ont été, cherchent à découvrir ce qui les a fait devenir l'homme qu'ils ont conscience d'être devenu : **J'étais d'une autre race...** dit Renan, et ceux qui, tels Lavisse, Erckmann-Chatrion, Remusat, Balzac, Vallès, moins tournés vers l'introspection, parlant d'eux-mêmes, en profitent pour brosser un tableau plus ou moins complet et plus ou moins coloré.

Diversité de la démarche : l'étonnement de l'adulte retrouvant dans sa mémoire une réalité disparue rejoint l'étonnement de l'enfant face à la société qu'il découvre, il reste toujours quelque chose de la fraîcheur et de la vivacité des premières perceptions.

Diversité des styles: certains de nos auteurs sont restés de bons élèves de l'enseignement classique : ils ont bien appris à développer leur **matière**, ils écrivent dans une langue claire mais un peu molle. D'autres ont un tour plus personnel, plus aiguë et plus coloré. Si on reconnaît mal l'auteur de **La Chartreuse de Parme** dans le brouillon au fil de la plume qu'est la **Vie de Henry Brulard**, on devine dans **L'Enfant** le journaliste exceptionnel et le tribun que fut Vallès,

3^e LIMITE due au parti-pris de n'utiliser que des textes de mémorialistes, Pas de textes sur **l'enseignement spécial** qui précéda l'enseignement moderne et beaucoup de textes sur les **Humanités** : Athènes et Rome occupent toujours le devant de la scène. Rares sont en effet les hommes comme Agricol Perdiguier qui font œuvre d'écrivain sans être passés par la voie traditionnelle .

BIBLIOGRAPHIE

MEMORIALISTES CITES DANS LES BROCHURES 46 ET 47

Balzac (H.), *Louis Lambert* - 1833

Erckmann-Chatrion, *Les Années de collège de Maître Nablot*

Lavisse (E.), *Souvenirs*, Paris, 1912

Perdiguier (A.), *Mémoires d'un compagnon*, coll. 10-18, n° 165-166

Rémusat (Ch. de), Paris, 1958

Renan (E.), *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*

Renard (J.), *Poils de Carotte*

Stendhal, *Vie de Henry Brulard*

Vallès, *L'Enfant*

OUVRAGES MODERNES

Chevallier, Groperrin, Maillat, *L'enseignement français de la Révolution à nos jours*, Mouton, 1968

Genette (G.), *Rhétorique et enseignement*, in « Figures II », Seuil, 1969.

Prost (A.), *Histoire de l'Enseignement en France*, A. Colin, coll. U., 1968,

Snyders (G.), *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, P.U.F., 1965